

AMÉLIE

10 juin, Gassin

Je viens de déposer Ludo à l'école. Le même établissement que celui que j'ai moi-même fréquenté enfant. À part les cages de foot et les paniers de basket installés depuis peu à côté du tourniquet déjà présent il y a trente ans, la cour de récréation ombragée de vieux platanes n'a pas changé. Ici, sur les hauteurs de ce bourg aux allures sarrasines, le temps doit emprunter des chemins de traverse. Les maisons arrimées à la roche semblent avoir mille ans et, au détour des ruelles étroites, on s'attend toujours à voir surgir un bataillon d'hommes d'armes tout droit arrivé du Moyen Âge. Comme chaque fois, une bouffée de nostalgie m'envahit. Ludovic m'a piqué un baiser du bout des lèvres sur la joue avant de foncer vers la grille sans se retourner. Fini, l'époque où il me sautait dans les bras quand je l'attendais à la sortie. Maintenant, devant les copains, ce serait la honte !

Je redescends le village. La route est sinueuse. À travers le rideau vert sombre des chênes-lièges, des trouées de bleu indigo. La mer n'est jamais loin sur

la presqu'île tropézienne. J'arrive dans la plaine. Le paysage change brusquement. Les étendues forestières ont cédé la place au vignoble. Des vignes à perte de vue. Je rejoins la route littorale qui relie le carrefour de La Foux à Saint-Tropez. Le trafic y est dense, comme à l'accoutumée. J'ai tout loisir d'admirer les rivages et les flots tranquilles – sauf quand soufflent le mistral ou le vent d'est – de ce golfe dont je ne me lasse pas. Un fourgon de gendarmerie, sirène hurlante, me croise à vive allure. La circulation ralentit. 7 h 45. Je risque d'arriver en retard au collège. Je tapote sur le volant et tourne machinalement le bouton de la radio qui diffuse les informations.

« Une macabre découverte dans les bois de Gassin : un squelette au fond d'un puits dans une cache datant de la Résistance. »

L'annonce me fait l'effet d'un plongeon dans l'eau glacée. Un frisson me parcourt la colonne vertébrale. Ma Clio Sirius jaune canari fait une brusque embardée, tressaute deux fois et cale. Des coups de klaxon fusent. Je sursaute. La main tremblante, je remets le moteur en marche. Le sang me martèle les tempes. Je baisse la vitre, avide d'air frais. Impossible désormais de me rendre au collège, je serais incapable d'y assurer mes cours. Je vais prétexter une crise douloureuse de sciatique, dire que je suis bloquée, le bas du dos en compote. On me croira sur parole. Avec ma santé robuste, je n'ai encore jamais manqué et j'adore mon métier de prof d'EPS qui me permet de garder « la pêche ». Je ne peux pas rester seule avec cette angoisse qui me vrille l'estomac. J'éprouve le besoin de me confier. Il me faut parler à quelqu'un.

Mais à qui ?

Le visage de Jessica s'impose naturellement. Mon amie d'enfance. Ma confidente de toujours. Elle est pleine de bon sens. Elle m'aidera à trouver une solution, j'en suis persuadée. Je fais demi-tour sur la départementale et pars en direction de Collobrières. Alors que je roule vers l'intérieur du massif des Maures, les images de ma rencontre avec Jessica un jour de rentrée des classes me reviennent. Si nettement que j'en ai le souffle coupé...

Mon premier jour en tant que nouvelle à l'école. La cour de récréation. Un groupe d'élèves autour d'une gamine à la tignasse rousse en bataille, attifée de vêtements usés jusqu'à la corde. Jessica. Tétanisée par l'angoisse. Comme dans ces cauchemars où l'on reste cloué au sol, le cerveau embrumé et les jambes paralysées, alors qu'il faudrait fuir...

— *Jessica Valdebouze, elle sent la bouse !*

— *Elle a des poux ! Hou !*

Les grands yeux verts de Jessica remplis de larmes sous les regards pleins d'une cruelle jubilation de ses « camarades ». Les insultes qui continuent à pleuvoir.

Et moi, choquée, qui m'interpose et hurle, écumante de rage, le poing levé :

— *Laissez-la, bande de lâches !*

Les élèves, impressionnées par ma détermination combative, qui se dispersent, tandis que Jessica, la tête basse, va s'asseoir sous le préau à côté de l'institutrice.

Je la rejoins. Je lui parle... Le début d'une amitié indéfectible...

À partir de ce jour, nul ne s'avisa plus de la harceler. On n'oublia pas mon coup de gueule, même si mon

joyeux caractère de boute-en-train me valut très vite une grande popularité. Charlotte, Audrey et Céline – toutes les trois si mignonnes qu’elles auraient pu poser dans une revue de mode enfantine – nous acceptèrent dans leur groupe qui, s’élargissant, devint le Club des cinq en référence aux personnages d’Enid Blyton dont nous dévorions les récits. Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes... Jusqu’à cet après-midi fatidique d’avril 1987 dont j’ai vainement tenté de refouler le souvenir en espérant qu’il s’estomperait avec le temps. Il est toujours là. À vif.

J’avais poussé Jessica à inviter toute la bande pour son anniversaire qui tombait le 9 avril, un mercredi ; il n’y avait pas classe. D’abord réticente, Jessica, qui avait honte de sa ferme familiale où tout respirait la décrépitude, avait fini par se laisser convaincre. Et nous nous étions bien amusées. Après le goûter, notre amie, enhardie, avait voulu nous épater en nous révélant l’existence d’une cache dans la forêt près de chez elle. Son refuge secret...

9 avril 1987

Le bois sombre de Gassin. Cinq fillettes avancent à la queue leu leu... Amélie, la noirette, Charlotte et ses boucles brunes, Audrey et ses grands yeux bleu gentiane, Céline et ses couettes blondes. Jessica ouvre la marche. Une enfant au physique ingrat, poussée en graine, aux jambes en baguettes de coudrier sortant d’un short trop large dont s’est débarrassée quelque bonne âme du village. Les crocs menaçants des fourrés leur égratignent les mollets. Elles chantent à tue-tête

pour exorciser leur angoisse le tube de Vanessa Paradis, une adolescente de quatorze ans, qu'elles adorent, qui passe en boucle sur les ondes.

Joe le taxi
C'est sa vie
Le rhum au mambo
Embouteillage
Il est comme ça
Rhum et mambo
Joe, Joe, Joe...

Jessica s'arrête devant un épais roncier qui dissimule l'ouverture basse et étroite d'une galerie souterraine taillée dans la roche.

— On y est, dit-elle à ses amies.

Audrey fait un pas en arrière, transie de peur.

— Les filles, on ne va pas rentrer là-dedans !

— Venez, j'ai ma lampe de poche ! insiste Jessica.

Elle s'accroupit et s'introduit en rampant dans la cavité.

— Suivez-moi ! Au début, c'est bas, et puis on peut se tenir debout.

Les quatre gamines hésitent et finissent par s'engager à la suite de Jessica dans le boyau. Au bout de quelques mètres, elles parviennent dans une salle voûtée.

— Ici, c'est chez moi, lance Jessica, un rien théâtrale, les yeux brillants de fierté.

Elle balaie l'espace du faisceau de sa lampe. On distingue un vieux coffre, un sofa éventré, des chaises cassées et une table branlante sur laquelle est posé

un casque de soldat à côté d'un journal qui tombe en miettes.

L'air est lourd et nauséabond.

Céline fronce son petit nez retroussé.

— Ça pue, lâche-t-elle.

Amélie a du mal à respirer.

— Y a quoi dans ce coffre ? demande-t-elle.

— Des fusils et des cartouches. Il ne faut pas l'ouvrir.

Amélie et Charlotte s'approchent d'un orifice circulaire dans le sol de terre battue. Jessica les met en garde :

— Attention, c'est un puits profond !

« **G**assin dans le Var, a été le théâtre d'une macabre découverte... »

Brigitte, affalée sur le sofa devant le téléviseur, se redresse, tout ouïe. Elle sent sa gorge se contracter et fixe l'écran, le souffle coupé.

La caméra survole leur village perché sur une colline escarpée. L'un des plus beaux de France, avec son clocher, ses calades pavées, ses maisons aux façades en pierre fleuries de bougainvilliers et de vignes vierges, blotties les unes contre les autres. Elle balaie le vaste panorama de carte postale qui s'étend des îles d'Or aux cimes neigeuses des Alpes : le bleu azur de la mer, ponctué de voiles blanches, le camaïeu de verts des vignobles, de la forêt et des profondeurs obscures du massif des Maures. Elle zoome sur l'étendue boisée pour s'immobiliser dans une clairière où sont garés plusieurs véhicules, gyrophares en action, et une douzaine d'hommes en uniforme et en civil qui s'agitent dans tous les sens.

« *Un promeneur est tombé par hasard sur une galerie souterraine dissimulée derrière un épais fourré de ronces enchevêtrées.* »

La caméra passe en plan rapproché devant l'entrée d'un étroit goulot. La voix off explique qu'au fond d'un puits à l'intérieur de cette cache, il a aperçu des ossements et alerté les gendarmes.

Le journaliste se tourne vers le commandant, qui n'est autre que Pierre, le mari de Brigitte.

Fier et imposant dans son uniforme, il ne paraît pas ses cinquante-neuf ans. Seules les rides autour de ses yeux noisette piquetés d'or et les veines de ses mains puissantes trahissent son âge. Loin de le vieillir, ses cheveux maintenant gris argenté accentuent l'autorité et la distinction qui émanent de ce chef de brigade respecté de tous.

Son visage apparaît en gros plan. Il lance avec assurance :

—Il pourrait s'agir de Lucas Salomé, l'instituteur du village disparu de façon mystérieuse il y a trente ans... À l'époque, j'étais officier stagiaire à la compagnie de Saint-Tropez. Assistés par de nombreux volontaires, nous avons procédé à une opération de recherche d'envergure, sans résultat. Nous avons fini par conclure à une disparition volontaire et fermé le dossier.

Lucas Salomé. L'instituteur d'Amélie, leur fille...

Brigitte reste pendant quelques minutes hébétée, secouée de frissons. Elle veut se lever, mais la panique lui coupe les jambes. Incapable de contenir le tremblement qui l'agite, elle se laisse retomber sur le sofa. Elle a l'impression de faire un saut dans le vide. Puis, comme dans un rêve éveillé, elle se souvient de ce lointain après-midi ensoleillé du 8 avril 1987.

Amélie, attablée devant un grand bol de chocolat fumant, enfourne ses tartines avec un bel appétit. Quand elle a fini son goûter, elle a des moustaches au bout du nez.

— Il est gentil, M. Salomé. Il me dit que je suis jolie et intelligente. Même il m'a fait un bisou.

Brigitte sursaute, interloquée.

— Il t'a embrassée ?

— C'est normal parce que je suis sa chouchoute.

— Il le fait devant tout le monde ?

— Non, après la classe, quand les autres sont partis.

— C'est pour cette raison que tu sors toujours la dernière.

— Tu ne me l'avais jamais dit.

— Tu ne me l'as jamais demandé. Il veut que je reste pour me montrer des choses. Rien qu'à moi.

— Quelles choses ?

— Ben, je ne sais pas, moi... des images... des livres.

— Dis-moi, il t'a... euh... il t'a touchée ?

— Il me caresse les cheveux et il me fait des bises, je viens de te le dire. Maintenant, je peux aller dans le jardin avec Carl ?

— Tu fais d'abord tes devoirs.

— On n'a qu'une récitation à apprendre, et je la sais par cœur.

— Bon, va jouer !

La fillette s'arrête sur le pas de la porte et se tourne vers sa mère.

— Demain après-midi, Jessica m'invite chez elle avec Audrey, Céline et Charlotte. Tu me permets d'y aller ?

— Sa maman est d'accord, au moins ? demande Brigitte, étonnée, car c'est la première fois que Jessica reçoit ses amies.

Brigitte n'ignore pas que la famille Valdebouze vit dans le dénuement. Gaspard, le père, un alcoolique notoire, laisse la ferme partir à vau-l'eau. Elle n'a jamais compris comment Danielle, la mère de Jessica, une de ses anciennes camarades d'école, avait pu s'éprendre de cet homme fruste, qui lui fait un enfant chaque année.

— Ben oui, c'est son anniversaire.

— Très bien. On ira lui acheter demain matin un petit cadeau.

— Super !

Une fois Amélie sortie dans le jardin, le labrador à sa suite, Brigitte déambule dans la pièce. Le comportement de cet instituteur n'est pas normal. Est-ce un prédateur sexuel ?

Profondément troublée, elle avait rapporté les révélations de sa fille à Pierre dès son retour de la gendarmerie.

Suffoquant de colère, il avait hurlé :

— Ce vicelard va avoir affaire à moi ! Je vais aller le trouver dès demain et lui casser la gueule !

Le soir, ils avaient expliqué à leur fille qu'elle ne devait en aucun cas laisser son maître la toucher. Que seul le médecin était habilité à le faire quand il l'auscultait. Qu'un homme qui « câlinait » les enfants était un pervers. Son père lui avait même recommandé de crier et de le repousser très fort s'il recommençait.

Le lendemain, Pierre était rentré plus tôt que d'habitude pour aller demander des comptes à M. Salomé.

Et l'instituteur avait disparu ce soir-là...

Le squelette retrouvé dans le bois est le sien. Brigitte en est sûre. Et cette découverte la conforte dans le soupçon qu'elle nourrit depuis des décennies. Un doute qui la ronge : Pierre n'aurait-il pas tué le pédophile qui représentait un danger pour Amélie, sa fille adorée ?

Son mari ne serait-il pas un meurtrier ?